

Chaque fois que Pascal di Crescenzo doit franchir un tunnel, il bascule en enfer. Autant que possible, il les évite...

Pascal di Crescenzo a 52 ans. Il vit en Suisse depuis trente ans et exerce en indépendant, à Fribourg, sa profession de tailleur pour hommes. Il est volubile, chaleureux. Né dans un village des Abruzzes où il a appris son métier et rencontré Eva, sa femme, il s'est adapté à la Suisse. Jeune grand-père, Pascal di Crescenzo s'émerveille aujourd'hui devant ses petits-enfants. « Compliments pour le café! » lance-t-il à Eva. Grand-mère Eva n'a pas le fusible d'une mamma, pas plus que son mari ne ressemble à un grand-père. Tout bien qu'ils soient, ils restent attachés au village de leur enfance où ils se sont connus si jeunes, en cachette d'abord: elle avait 12 ans et demi et lui 15 ans. La famille s'étend au-delà des Alpes, la famille c'est aussi la mémoire qui ramène aux sources. Et c'est sur la route entre aujourd'hui et hier que Pascal di Crescenzo a rencontré un obstacle paradoxal: le tunnel. « Vous pouvez met-



Photo Erling Mandelmann

Le mal du tunnel

tre un titre choc, ne vous gênez pas: pour moi, c'est une catastrophe.»

Pendant des années, il a franchi des tunnels sans difficulté, juste un léger malaise que beaucoup de gens ressentent. Mais le tunnel n'était que sa fonction de tunnel, ce trait de route souterrain rapprochant l'ici de l'ailleurs. En décembre 1986, un téléphone lui apprend en pleine nuit le décès de sa belle-mère. Il prend la route avec Eva et, vers 4 heures du matin, pénètre dans le trou du Gothard. «Après quelques instants, je me suis senti malade. Une angoisse terrible qui me nouait le ventre. J'avais mal partout. Une sueur froide me mouillait le front... Ma gorge était si sèche que je ne parvenais pas à avaler ma salive. Et mes cheveux, croyez-moi, mes cheveux se sont hérissés sur ma tête. Un calvaire! Seigneur, j'ai dit Seigneur fais-moi sortir de là! Et j'ai foncé pour échapper à cette souffrance. Ma femme a bien cru que j'étais devenu fou... C'était affreusement long, 17 km paraît-il... A la sortie, je me suis arrêté épuisé et

abasourdi, ne comprenant pas ce qui m'était arrivé. Et je ne comprends toujours pas pourquoi les tunnels, et particulièrement le Gothard, me précipitent dans cet état morbide...»

Cet infini...

Pascal di Crescenzo n'est pas d'un naturel peureux, mais la perspective du retour l'a glacé de peur. Il s'y est lancé muni de bons conseils dont il ne s'est plus jamais séparé: 1. Aérer l'habitacle de l'auto avant le tunnel; 2. Eviter les regards latéraux et ne jamais lever les yeux (baisser le pare-soleil, chausser des lunettes noires); 3. Se distraire (musique, bonbons dans la bouche); 4. Diminuer la sensation de pression (ouate dans les oreilles). Malgré ces précautions, la traversée fut mouvementée: «Je ne supporte pas de ne pas entrevoir la fin, cet infini de tunnel... Je me sens compressé, pressuré. Les tunnels en voûte creusés dans la roche me font moins mal. Le pire, c'est la forme carrée... Cela me prend aujourd'hui

dans les voies basses et étroites des parkings souterrains. Ça devient très aigu, tous les tunnels me font peur...»

Deux ans s'écoulent. Pascal di Crescenzo «supporte» le Grand-Saint-Bernard. En 1988, il doit se rendre à Milan avec son frère. Il lui cède le volant et choisit de s'étendre à l'arrière. Ouate dans les oreilles, bonbon dans la bouche et coussin sur la tête ne l'empêchent pas d'éprouver les symptômes redoutés. Au retour, il remplace le coussin par sa cravate attachée sur les yeux. Il en sort vivant mais décide qu'il n'entrera plus dans cet enfer nommé Gothard...

Mais le plus attentif des conducteurs ne peut éviter de croiser un tunnel dans ce pays de montagnes. La même année, l'imprévu se présente dans les Grisons. Un homme va-t-il reculer devant un tunnel, renoncer à ses rendez-vous? Et excuser son absence pour cause de tunnel? «J'y suis entré en priant le Seigneur qu'il ne soit pas trop long. Il avait cette forme carrée, écrasante, et j'y ai souffert affreusement. Comme si j'avais atteint un point de non-retour, un apogée de souffrance m'interdisant le tunnel sous peine de mort. Naturellement, le problème du retour se posait quand même. Sur place, je me suis renseigné s'il y avait un moyen de l'éviter. Mais à moins de me déclarer fou... Cela représentait un détour de près de

400 km, il fallait passer par le Liechtenstein et l'Autriche, emprunter des routes impossibles... J'ai refusé ça, devenir un réfugié du tunnel! M'armant de courage, j'ai préparé mon petit matériel et me suis arrêté devant le tunnel. Quand je me suis senti prêt, j'ai démarré et j'ai suivi un autre véhicule. Je crois que le pire, ça a été cette fois-là. Sur le point de mourir, je vous dis... Mais j'ai passé, oui, puisque je vous parle. J'étais tellement oppressé que j'ai hurlé comme un possédé pendant toute la traversée...»

Le délicat voyage

«Ni les médecins, ni les pharmaciens ne peuvent rien contre cette maladie du tunnel. Ils ne peuvent que m'assommer à coups de barbituriques, mais comment conduire en dormant? Les médecins me disent que c'est psychologique. Mon cas n'est sûrement pas unique.» A défaut de remède, Pascal di Crescenzo cultive la prudence: «Je me renseigne avant un déplacement sur un itinéraire inconnu. Quand je dois aborder un tunnel, je souffre atrocement. Si vous me dites que je dois passer le Gothard demain, c'est une catastrophe. Je suis prisonnier d'une phobie qui m'empêche de retourner aisément en Italie.»

Propos recueillis par
Jean-Bernard Vuilleme